

La jeune fille et les œuvres de charité

RIEN ne frappe davantage l'esprit des étrangers qui observent le Canada français que la puissante organisation de ses œuvres catholiques. Non seulement la forte armature de nos paroisses, mais plus encore peut-être la floraison d'œuvres qui s'épanouissent autour de l'église, excitent leur admiration. Ce sont d'abord nos superbes écoles, nos collèges, nos pensionnats, puis toute la gamme de nos institutions de charité: orphelinats, asiles, crèches, hôpitaux divers, foyers, refuges, patronages, ouvroirs, bibliothèques, salles d'œuvres et de séances; puis les associations pieuses, toutes orientées vers les œuvres, congrégations d'hommes et de jeunes gens, de jeunes filles et de dames, ligues du Sacré-Cœur, cercles de jeunesse, conférences de Saint-Vincent de Paul, chœurs de chant, œuvres d'assistance maternelle et du bien-être de l'enfance, tout cela se créant des ressources, menant une vie active et ordonnée, n'abandonnant aucune misère, ne méprisant aucune faiblesse.

Ces multiples communautés et associations bienfaitantes, qui se dévouent dans le silence et dans l'ombre, étonnent parfois ceux qui les découvrent. On se rappelle la surprise des protestants et des Juifs quand ils apprirent, il y a quelques années, qu'il y avait à Montréal près de cent conférences de Saint-Vincent de Paul, groupant des hommes de tous les milieux sociaux, distribuant chaque année deux cent mille dollars aux pauvres, sans

HN
31
E 34
v. 132
1925

un sou de dépense pour l'administration, sans autres ressources que les aumônes et le dévouement de leurs membres.

Il n'est probablement pas, dans toute l'histoire canadienne, de fait qui révèle mieux l'initiative des Canadiens, leur facilité d'adaptation, que la rapidité avec laquelle les œuvres se sont fondées chez nous, que la prospérité dont elles jouissent et l'influence qu'elles exercent sur notre peuple. Dès qu'un besoin se fait sentir, dès que la nécessité d'un organe apparaît, cet organe surgit, se met en marche, s'assouplit et remplit le rôle qu'on attendait de lui. C'est ainsi que naquirent diverses associations, Société Saint-Jean-Baptiste, associations de la Jeunesse, des Voyageurs de commerce, des Cheminots, Syndicats catholiques, Ligue du Dimanche, Ligue des bonnes mœurs, Ligue de colonisation, Ligue d'action française, Société du bon Parler français, toutes intimement pénétrées d'esprit religieux. La vigueur même avec laquelle nous dénonçons parfois ce que nous appelons notre apathie montre que nous n'avons pas peur des entreprises ardues et que nous savons regarder en face les réalités.

Il faut continuer, multiplier les œuvres, des œuvres de chez nous, proportionnées à nos ressources et à nos besoins, s'adaptant à nos habitudes et à notre tempérament. Que nos riches n'aillent pas gaspiller leur argent, leur énergie et leurs loisirs à faire prospérer des sociétés neutres ou adverses, dont la philanthropie ostentatrice n'est souvent que la grimace de la charité.

Travaillons chez nous, il nous reste de l'ouvrage à faire. Toutes nos œuvres catholiques, en effet, ne sont pas également développées. Des conditions nouvelles nous en imposent quelques-unes d'une façon impérieuse. Ainsi l'assistance maternelle dans nos grandes villes, les œuvres de presse, les œuvres de jeunesse, doivent attirer

l'attention de tous ceux qui se préoccupent de la préservation morale de notre société. Une ligue de propriétaires catholiques, pour assurer aux familles nombreuses les logements vastes dont elles ont besoin, sera bientôt une œuvre de première nécessité.

Il n'est pas moins urgent d'offrir à la jeune fille des occasions d'utiliser ses loisirs et de se former à la vie sérieuse. Les récentes dénonciations de certaines récréations mondaines faites par l'épiscopat de la province de Québec ont amené de nombreux esprits à réfléchir sur les dangers que présentent, pour notre avenir religieux et national, les mœurs de notre classe bourgeoise. On a recherché les causes qui déterminent notre jeunesse féminine à renier parfois si vite l'éducation chrétienne qu'elle a reçue. Comment s'expliquer, par exemple, que des jeunes filles à peine sorties du couvent puissent, sans transition, se livrer avec une telle fureur à des amusements si contraires aux habitudes qu'elles ont prises auprès des religieuses? Celles de notre classe riche ont à peine quitté leur costume de pensionnaire que déjà le théâtre, le cinéma, les salles de danse, les sports d'hiver et les sports d'été, les *thés* mondains, les fréquentations les plus libres et les toilettes les plus modernes remplissent les rêves et les journées du plus grand nombre. Il y a là, selon des hommes sérieux, catholiques et protestants, non seulement une énigme difficile à résoudre, mais un danger social des plus alarmants. Que sera la femme de demain, si elle répond à la jeune fille d'aujourd'hui?

Sans doute, il y a dans ces façons d'agir de nos jeunes émancipées une bonne part d'inconscience. Des mères de famille, trop pressées de faire admirer leurs filles ou de s'en débarrasser, lancent étourdiment dans la fournaise des *débutantes* qui ne demandent qu'à se produire et qui ne soupçonnent qu'à demi ce qui les attend. Le

snobisme exerçant sur la femme canadienne-française une tyrannie à peu près incontestée, elle prend du grand monde, sans examen, ce qu'il a de plus brillant, ce qu'il a de plus répréhensible aussi. Peu confiante, comme la plupart d'entre nous, dans la valeur de son propre jugement, plus défiante encore de celui de nos mères, la jeune fille moderne accepte tout, adopte tout, pourvu que ce soit la mode, surtout la mode étrangère. Il y a des exceptions, nous les voudrions plus nombreuses. La grande préoccupation de la jeune fille et de la dame de société, c'est de faire comme tout le monde, c'est-à-dire comme les plus audacieuses, les moins assujetties aux dictées de la conscience. Les principes d'éducation patiemment inculqués, les habitudes longuement acquises, tout cède trop souvent, tout est bousculé devant le courant créé par la mode du jour. Comme toutes celles qui, dans tous les pays, n'ont pas autre chose à faire, nos petites filles de parvenus — et les pauvresses qui les imitent — consacrent tout leur temps et toutes leurs ressources à vivre de la vie mondaine. La matinée pour la toilette et le soin des chiffons, l'après-midi pour les courses et le papotage, la soirée pour le théâtre, la danse ou le tête-à-tête, voilà ce qui constitue l'existence de la jeune fille riche ou supposée telle. ¹

UN PROJET

Des citoyens clairvoyants et des prêtres zélés, alarmés de telles dispositions, se sont demandé si l'on n'y remédierait pas dans une certaine mesure en offrant une diversion au désœuvrement des jeunes filles de famille

1. C'est avec un vif plaisir et une profonde sympathie que toutes les personnes qui s'occupent de nos problèmes sociaux ont vu naître récemment, à Montréal, une congrégation spécialement vouée à l'initiation des jeunes filles aux œuvres sociales et à une vie plus sérieuse, par la fondation de cercles féminins. C'est l'Institut des Sœurs de Notre-Dame du Bon Conseil, dont le foyer est à Montréal, 905, boulevard Saint-Joseph Est.

bourgeoise. Ce qu'ils voudraient proposer à ces personnes de tempérament ardent, souvent surexcité par de longues années d'étude et de réclusion, c'est une occupation pour leur activité, un aliment pour leur vie affective, une satisfaction à leur besoin de se dévouer. La jeune fille qui sort du couvent serait souvent disposée à faire mieux que ce que la mode lui impose dans son milieu. Toutes n'embrassent pas avec le même enthousiasme la vie trépidante où on les pousse et que la plupart des mamans semblent considérer comme le plus court chemin vers le mariage et le bonheur. Encore sous l'influence de leçons et de conseils qui n'ont pas manqué leur but, plusieurs ambitionnent une vie utile et généreuse. Quelques-unes, après les premières étapes dans la carrière frivole où elles se sont engagées à la suite des autres, ressentent péniblement le vide de leur existence et voudraient mieux employer les dons de leur riche nature. Parfois même des lectures romanesques et les scènes de mélodrame que le cinéma fait dérouler sous leurs yeux aiguïsent en elles le désir d'être, à leur tour, des héroïnes de bonté s'immolant pour secourir des misères.

Ne pourrait-on pas utiliser ces heureuses inclinations, les faire servir au bien public, au soulagement du malaise social? Telle est la question que l'on s'est posée.

Naturellement on n'entend pas ajouter un nouveau club mondain à tous ceux qui sollicitent déjà les loisirs de la jeune fille. Nous en connaissons tous, surtout depuis la guerre, de ces associations charitables où l'on travaille un peu, où l'on s'amuse beaucoup, où l'on s'occupe plus du nom à prendre et du costume à revêtir que du prochain à soulager et des misères à secourir. Nous voulons quelque chose de plus chrétien, de plus catholique que cela. Il serait vraiment trop commode de pouvoir se donner l'illusion d'être charitable quand,

en réalité, on ne ferait que poursuivre la série de ses amusements. Ne nous laissons pas séduire par les procédés de cette charité modernisante. Laissons aux protestants ces associations de bienfaisance où l'on verse des aumônes retentissantes, mais où le tiers à peine des sommes recueillies se rend jusqu'aux malheureux qu'on prétend assister. Le reste s'égaré le long du chemin, en salaires pour les gérants et leurs employés, en loyers pour les bureaux et les salles de réunions, en frais d'administration et de publicité. Ces méthodes ne sont pas celles que le Christ nous prêche dans son Évangile. La charité chrétienne est à base de sacrifice personnel. Elle exige autre chose que l'offrande du superflu, elle demande le don de soi-même. Elle vise au progrès moral, à la sanctification de celui qui l'exerce, non moins qu'au soulagement de ceux qui en sont l'objet.

Voilà la pratique de la charité qu'on veut proposer aux jeunes filles. Pourquoi n'y aurait-il pas parmi elles quelque organisation analogue aux conférences de Saint-Vincent de Paul? Institutions paroissiales, travaillant dans l'ombre, sous la direction du curé et d'une association plus vénérable, comme nos conférences de collégiens et de jeunes gens travaillent sous le contrôle des vétérans de la charité.

Dans toutes nos paroisses de ville on trouve des comités de dames patronnesses dont relèvent presque toutes les œuvres, qui s'occupent du soin des malades et des pauvres, qui habillent les enfants nécessiteux pour l'école et la première communion, qui contrôlent l'assistance maternelle et la *Goutte de lait*, qui dirigent toutes les entreprises charitables. A côté d'elles des jeunes filles, enfants de Marie, ou zélatrices du Sacré Cœur, gardent la bibliothèque paroissiale, organisent des soirées de charité, prêtent leur concours dans les kermesses ou les fêtes de paroisse, travaillent même quelquefois à

l'ouvroir des pauvres. Ne pourrait-on pas leur demander de participer d'une façon plus directe encore au soulagement de la misère ? Ne pourrait-on pas, surtout, augmenter leur nombre considérablement ? Même les jeunes filles de vie aisée et d'éducation supérieure, qui s'offrent volontiers pour les travaux d'apparat, mais qui se dérobent aussi volontiers aux tâches assujettissantes, ne serait-il pas extrêmement désirable de les mettre en contact intime avec le dénuement ? Le confrère de la Saint-Vincent de Paul entre, lui, dans la mansarde du pauvre, s'assoit et cause avec son protégé, allume son poêle, fend son bois ou monte son charbon, l'aide à déménager ses meubles. Sous la direction, en compagnie de personnes graves, nos jeunes filles ne pourraient-elles pas pénétrer parfois, elles aussi, dans les taudis obscurs et nauséabonds, où la tuberculose guette les enfants faméliques qui ont peine à grandir, où la mère se relève péniblement de sa maladie ? Quelle leçon de choses pour nos jeunes élégantes ! Entraînées par l'exemple de nos admirables dames de l'assistance maternelle, elles feraient l'apprentissage de la grande charité, de celle qui s'intéresse au relèvement des âmes comme au soulagement des souffrances. Elles apprendraient la valeur d'un peu d'argent, ce que pourrait procurer de bien-être un peu plus de modération dans la vanité, ce qu'apportent de bonheur au pauvre le sourire et la bonne parole d'une âme compatissante. Elles enseigneraient aux petits à prier, elles inspireraient l'espérance aux cœurs abattus par la mauvaise fortune.

Et puis elles aideraient. Le succès même de nos œuvres charitables les rend écrasantes pour l'élite qui en a pris l'initiative. A l'assistance maternelle, par exemple, on ne suffit plus à la besogne : visites à domicile, travaux de couture, garde des dispensaires, recrutement des fonds, administration, tout cela prend des proportions

de plus en plus considérables. A Montréal, l'assistance maternelle assiste, chaque année, près de mille femmes en couches, les visite pendant quelques semaines, fournit la lingerie des nouveaux-nés, souvent la literie de la malade, voit même parfois aux travaux du ménage, à la propreté de la maison. En une seule année on a confectionné en vêtements de bébé plus de quinze mille verges de flanelle. Il faut travailler pour suffire à tout cela. Le concours des jeunes filles y devient indispensable.

De même dans les différents comités qui prêtent leur assistance à l'œuvre de l'hôpital Sainte-Justine, pour les enfants, on demande une aide plus considérable. On désirerait trouver, dans chaque paroisse, des visiteuses qui s'enquerraient des conditions de rétablissement des enfants, après leur séjour à l'hôpital. Souvent ce sont des jeunes filles qui pourraient le plus facilement s'acquitter de cette tâche et servir d'agents de liaison entre l'hôpital et les petits convalescents. Ceux-ci, abandonnés trop tôt, sont exposés à des rechutes qu'une attention vigilante pourrait prévenir.

QUELQUES EXEMPLES

D'ailleurs ce que nous proposons est déjà en voie de se réaliser. Le conseil central de l'assistance maternelle de Montréal, dont le siège est au numéro 118 de la rue Cherrier, a déjà recruté un groupe de jeunes auxiliaires pour seconder les dames dans leur œuvre. Elles aident, non seulement à l'organisation des quêtes et des soirées de charité, mais aussi à la confection de la lingerie et à la visite des malades. En présence des besoins croissants que le conseil central constate chaque jour, il cherche un moyen de soulager les familles avec lesquelles il se trouve mis en rapport. Il invite donc des jeunes filles à accompagner les dames dans leurs visites à domicile, à travailler

pour procurer des habits aux enfants et de l'aide aux mères pauvres.

Les services auxiliaires de l'hôpital Sainte-Justine ont une organisation plus ancienne et plus avancée. Nous trouvons là, outre les comités de dames patronnesses, quatre groupements de jeunes filles qui offrent gratuitement leurs services aux religieuses et aux gardes-malades, et dont le concours, devenu indispensable, est fort apprécié. Ce sont les infirmières bénévoles, le cercle de couture des jeunes filles, l'Ouvroir des Enfants et le *Service social* des visiteuses à domicile.

En 1923, d'après le dernier rapport annuel publié jusqu'ici, il y avait quarante-quatre infirmières bénévoles au service de l'hôpital des enfants. Chaque matin, dix ou douze d'entre elles viennent aider dans les différents services. L'une est préposée à la salle d'attente, pour recevoir les mamans et les diriger au bureau médical, d'autres sont chargées de surveiller les enfants qui viennent de subir une opération; d'autres sont employées dans les différentes salles. Des médecins leur donnent des conférences pour les préparer au rôle qu'on attend d'elles: puériculture générale, médecine générale, premiers soins en cas d'accidents, respiration artificielle, alimentation des nourrissons, etc. En outre, ces jeunes filles emploient une partie de leurs loisirs à confectionner des robes, des tricots, d'autres pièces de vêtements, pour les enfants pauvres dont elles ont soin.

Le cercle de couture des jeunes filles (distinct de celui des dames), se réunit tous les quinze jours à l'hôpital. Il comptait près de soixante membres en 1923. Quelques centaines de pièces de lingerie y furent confectionnées, cette année-là, au bénéfice de l'hôpital et des enfants.

L'Ouvroir des Enfants se compose de fillettes encore aux études. Ce cercle, lit-on dans le rapport de 1923, « dont l'effectif se renouvelle tous les ans, nous donne,

cette année, un nombre très assidu de vingt-sept membres qui travaillent tous les quinze jours, une heure durant, pour les petits malades de notre institution. Depuis quatre mois, nos fillettes ont confectionné cent quarante morceaux de lingerie, et l'ardeur de leur zèle nous fait augurer une année fructueuse entre toutes. La soirée donnée par l'Ouvroir des Enfants, l'année dernière, a rapporté la jolie somme de \$197.00, dépenses soldées ».

Le *Service social* sert d'intermédiaire entre l'hôpital Sainte-Justine et la famille des enfants malades. De plus, les jeunes filles qui en font partie visitent les petits convalescents qui sont revenus chez eux et les petits malades qui sont traités au dispensaire. Elles veillent à ce que les parents suivent les prescriptions et les conseils des médecins. Quand il y a lieu, elles prennent les moyens d'améliorer les conditions matérielles dans lesquelles ils vivent. Les enfants sortis de l'hôpital guéris, sont visités comme les autres, afin qu'on puisse s'assurer des conditions où s'accomplit leur rétablissement. En outre, les visiteuses rendent aux familles de multiples services: placement d'enfants, secours aux mères, habits aux premiers communians, etc.

En 1923, il y avait quarante visiteuses bénévoles. Elles ont fait six cent quatre-vingt-quinze visites dans six cent dix familles, appartenant à quarante-cinq paroisses de Montréal. Elles ont trouvé quatre cent dix-neuf enfants guéris et cent quatre-vingt-huit malades. Ceux-ci sont généralement confiés à la surveillance des gardes-malades professionnelles, qui font les pansements à domicile. Les directrices de l'hôpital Sainte-Justine souhaiteraient fort recruter dans toutes les paroisses de la ville quelques visiteuses bénévoles.

Ce que nous voyons à l'hôpital Sainte-Justine se voit dans la plupart de nos hôpitaux, orphelinats ou refuges,

sous une forme ou sous une autre. Il s'agit d'y intéresser de plus en plus les jeunes filles et de les mettre en relation directe avec les miséreux. Les institutions paroissiales auront toujours, sous ce rapport, un avantage marqué.

Dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, de Montréal, la charité des jeunes filles a pris une forme particulière, qui pourrait se développer encore. Chaque année, depuis plus de dix ans, le cercle Marguerite-Marie, composé de zélatrices du Sacré Cœur, prépare les étrennes des petits pauvres. Les familles à secourir sont désignées aux demoiselles par la conférence de Saint-Vincent de Paul. Celles-ci s'enquièreent de ce qui conviendrait le mieux aux enfants et préparent les habits ou autres objets qui leur sont les plus nécessaires. Chaque semaine, surtout à l'automne, elles ont une séance de travail en commun et plusieurs membres continuent à domicile l'ouvrage commencé à l'ouvroir. Quand arrivent les fêtes, les jeunes filles complètent, enveloppent, étiquettent le trousseau de chaque enfant pauvre, puis, au jour convenable, elles convoquent leurs protégés à la salle paroissiale. Dans une séance de chant, de musique, de cinéma, où un gigantesque arbre de Noël remplit la scène et attire tous les yeux, les demoiselles distribuent leurs richesses, auxquelles elles savent ajouter des jouets et des friandises. L'argent nécessaire aux achats de drap, de laine et de flanelle provient d'une séance de charité, que les membres du cercle organisent, et des aumônes recueillies auprès de personnes charitables. Le surplus de cet argent est consacré à l'achat de remèdes, de toniques et autres adoucissements nécessaires aux malades, et que la Saint-Vincent de Paul ne peut se charger de leur procurer.

A la dernière distribution d'étrennes, le 28 décembre 1924, on avait invité plus de cent petits pauvres, appar-

tenant à une cinquantaine de familles. Ils avaient reçu des cartes d'admission, leur donnant droit aux premiers sièges. On leur distribua plus de quatre cents vêtements ou sous-vêtements complets, des bas, des coiffures, des mitaines; en outre, la Saint-Vincent de Paul s'était chargée de leur acheter des chaussures. Selon la coutume, les petits chantres de la chorale prêtèrent leur voix pour rehausser la séance et les servants de messe remplirent le rôle de placiers et de commissionnaires. Une foule considérable assiste chaque année à cette touchante fête des enfants, où la charité se dissimule sous les airs d'un tirage d'objets utiles.

Cette façon de prendre part aux œuvres paroissiales de bienfaisance est à la portée d'un grand nombre de jeunes filles et constitue une excellente formation à l'exercice de la charité. Ici, comme dans les comités d'assistance qui se rattachent aux asiles et hôpitaux, on trouve la plupart des conditions qui semblent nécessaires au succès de ce genre d'entreprises: les jeunes filles collaborent à une œuvre plus considérable, à laquelle elles apprennent à s'intéresser; elles sont sous la direction d'une association de personnes d'expérience; en même temps elles gardent dans leur action l'indépendance nécessaire au développement des initiatives propres; enfin elles prennent déjà contact avec la misère. Le caractère paroissial du cercle Marguerite-Marie lui assure probablement plus de stabilité et d'efficacité, en mettant à sa disposition des salles et des organisations déjà existantes; d'autre part, les comités auxiliaires des hôpitaux ont l'avantage de faire appel à une classe de jeunes filles qui ne trouveraient pas toujours, dans leurs paroisses respectives, l'occasion d'utiliser toutes les ressources de leur charité. Comme il y a des paroisses où les pauvres sont trop nombreux pour être tous suffisamment secourus et d'autres paroisses où ils sont peu nombreux, tandis que

les personnes à l'aise disposent de ressources considérables, il faut qu'il y ait un organisme central, chargé de répartir équitablement les surplus selon les besoins des divers groupes. Cet organisme existe dans la société Saint-Vincent de Paul, il existe dans l'assistance maternelle, il surgira tout naturellement dans les cercles charitables de jeunes filles, quand leur nombre se sera suffisamment accru et que la coordination de leurs efforts deviendra avantageuse. Les auxiliaires du comité central de l'assistance maternelle semblent tout désignées pour remplir ce rôle.

ORGANISATION

Il n'est pas besoin de longs raisonnements pour montrer que, hors ce rouage central, les cercles de bienfaisance des jeunes filles ont tout avantage à naître et à se développer dans les cadres de la paroisse. L'exemple de presque toutes nos œuvres de charité prouve que c'est là une des meilleures garanties de succès. Pour ce qui est des jeunes filles, le groupement ordinaire des meilleures d'entre elles dans les congrégations prépare admirablement les voies à l'institution nouvelle que nous prônons. Pourquoi, par exemple, les enfants de Marie de la plupart de nos paroisses de ville ne constitueraient-elles pas, au sein de leur congrégation, un comité d'assistance aux familles pauvres ? Ce comité se composerait des jeunes filles qui disposent de plus de loisirs que leurs compagnes et qui sentent un attrait particulier pour ce genre d'œuvres. De même que l'on constitue en conférences de Saint-Vincent de Paul des groupes de jeunes gens, des cercles d'étude de l'A. C. J. C., même des classes de collégiens ou des divisions de pensionnaires, ne pourrait-on pas établir la Saint-Vincent de Paul féminine au sein des congrégations mariales et la rattacher à une association charitable plus expérimentée ?

Les jeunes filles qui s'en occuperaient plus activement recueilleraient parmi les autres congréganistes quelques aumônes, solliciteraient leur aide aux moments de presse et susciteraient par leur exemple, au sein de toute la congrégation, l'émulation pour les œuvres de charité. Peu à peu, probablement, elles s'apercevraient que le contact qu'elles auraient établi avec les familles pauvres ne doit pas être interrompu, elles découvriraient des besoins nouveaux qu'elles ne soupçonnaient pas d'abord et des formes de secours qui s'imposent aujourd'hui. Plus tard elles sentiront peut-être la nécessité de rattacher leur œuvre à des œuvres similaires, elles voudront se choisir un nom commun à tous les groupes, adopter un insigne distinctif, que sais-je. L'essentiel, c'est qu'on commence, qu'on procède lentement, qu'on ne redoute pas les tâtonnements nécessaires et qu'on ambitionne un progrès continu, toujours proportionné aux ressources dont on dispose.

Surtout qu'on ne se fasse pas illusion sur les agréments ou les désagréments du travail à accomplir. L'exercice de la charité exige toujours des sacrifices. Si l'on veut faire une œuvre vraiment utile, si l'on veut faire rendre à une institution de ce genre tout ce qu'elle est susceptible de produire, il faudra marcher jusqu'au bout dans la voie qui s'ouvre au dévouement. Pour cela, il ne faudra pas reculer devant le sacrifice, sacrifice de ses goûts et de ses répugnances, sacrifice de ses plaisirs et de son repos.

Or, on le constatera souvent, ce qui est le plus nécessaire dans une famille pauvre, à certains moments, ce n'est pas de la nourriture ou de la lingerie, c'est de l'aide pour les soins domestiques. Une mère malade est souvent trop pauvre pour avoir une servante, elle est aussi trop faible pour faire tout son travail, pour tenir sa maison propre et garder sa lingerie en ordre. Il lui

faudrait une aide volontaire qui viendrait, quelques heures par semaine, travailler avec elle, qui garderait les enfants pendant les courses indispensables. Chez nous, dans le peuple, et même dans la petite bourgeoisie, la mère de famille n'a pas les moyens de se payer une domestique. A moins de forces physiques considérables, que nos conditions d'existence rendent de plus en plus rares, elle est dans l'alternative, ou de se prêter volontairement à la restriction de la famille, ou d'élever ses enfants parmi des risques de mortalité qui lui font haïr sa destinée. Sa bonne éducation, souvent, lui rendra pénible un recours à la charité: il faudrait donc la mettre à l'aise en lui offrant une assistance considérée comme une fonction normale de la société.

Et que de foyers où cette aide serait nécessaire et bien accueillie! Un membre des conférences de Saint-Vincent de Paul de Montréal nous écrivait récemment: « J'ai actuellement sous la main deux familles où la mère a déjà, ou aura durant l'hiver, besoin d'une servante, où le manque d'assistance volontaire et gratuite aura probablement pour conséquence, d'ici quelques années, peut-être d'ici quelques mois, la mort d'un enfant et, qui sait? celle de la mère elle-même. Les cas semblables se comptent actuellement par milliers... Sur les trois mille familles qui composent la paroisse à laquelle j'appartiens, une centaine environ est assistée par la société Saint-Vincent de Paul. Même dans les paroisses d'une aisance moyenne plus élevée, on trouverait encore nombre de familles où les services occasionnels d'une servante volontaire seraient indispensables. En comptant pour chaque paroisse cent mères de famille à assister, à raison de deux journées de travail par mois, ce prélèvement moyen sur la jeunesse féminine de la paroisse serait de deux cents journées de travail. D'où nécessité d'un effectif de cinquante servantes volontaires

par paroisse, à supposer une contribution de quatre journées de travail par personne. A la longue, cette contribution serait peut-être au-dessus des faibles forces d'une jeune fille. On pourrait la réduire en tirant sur les effectifs des paroisses plus favorisées sous le rapport du bien-être, qui, par conséquent, seraient en état de fournir des effectifs plus considérables. »

AVANTAGES

Les avantages de cette initiation de la jeune fille aux œuvres de bienfaisance sont nombreux. Outre les bénédictions surnaturelles attachées à l'exercice de la charité envers le prochain, ce commerce avec la misère lui ferait sentir de bonne heure le sérieux de la vie. Elle verrait tout de suite quelles doivent être les limites des rêves qu'elle forme pour elle-même, en voyant ce que la réalité impose aux autres femmes. Par là elle acquerrait la meilleure formation désirable pour son futur rôle d'épouse et de mère.

Mais c'est au point de vue social que les résultats de cette collaboration intime, presque amicale, entre des personnes de classes différentes, sont surtout frappants. D'abord, que de bons offices on pourrait rendre aux familles secourues ! Si deux personnes dévouées, simples et bonnes venaient tirer d'embarras la mère surchargée d'ouvrage et de soucis en lui prêtant main forte et en épousant ses sollicitudes, elles lui rendraient le courage qui commence à lui manquer, elles ramèneraient à son foyer la joie qui n'y est plus, l'espérance pour l'avenir. Et que de choses elles pourraient enseigner à cette pauvre femme, pour le soin des enfants et du ménage, pour ses travaux de couture et de cuisine. Que de bien aussi elles pourraient faire aux enfants, en leur enseignant les devoirs de la religion et de l'amour filial, les éléments de l'hygiène et du savoir-vivre.

Quelques sages conseils, donnés à propos, aideraient bien des mères à combattre dans leur famille la mortalité infantile et la tuberculose. L'éducation du peuple sur ces points importants ne se fera que par l'exemple des gens plus avancés et par un enseignement patient et suivi. La notion exacte de la valeur de l'air, de l'eau, du soleil, comme principes de vie, la crainte des dangers de contagion, occasionnée par la décomposition des déchets domestiques sur place, par le foisonnement des mouches et par cent autres causes, ne pénétreront dans l'esprit de la femme du peuple que par les conseils répétés de personnes habituées à un genre de vie plus relevé, qui auront su se faire pardonner, par leur bonne grâce et leur dévouement, la supériorité de leur condition sociale. Seules ces personnes ont quelque chance de se faire écouter. En pareille matière la lettre imprimée ne vaut à peu près rien par elle seule. D'autre part, rien de plus difficile à vaincre que les susceptibilités nées de l'amour-propre. Il faut donc que ces importantes leçons soient données à loisir, avec beaucoup de discrétion, et que les destinataires les reçoivent sans s'en apercevoir. En l'espèce, un acte vaut cent discours.

En même temps, il est nécessaire d'enlever à la charité tout air de condescendance. Nous devons la pratiquer comme le devoir impérieux qu'elle est en réalité, comme l'accomplissement du précepte du Seigneur, joyeusement et simplement. Sans cet extérieur agréable, la charité portera ses bénéficiaires à l'aigreur et à l'envie plutôt qu'à la dilatation de cœur, comme il arrive souvent à la suite des visites inspirées aux dames du monde par la curiosité ou le désœuvrement, plus que par le désir sincère de panser les plaies du Christ dans ses pauvres. L'humilité vraie du bienfaiteur ou de la bienfaitrice sont des conditions indispensables de succès dans l'exercice de

la charité. L'engouement pour la mode ou la nouveauté ne produit jamais rien de durable.

Je sais les grandes difficultés que l'on éprouve à cette pratique intégrale de la charité. C'est tout d'abord la répugnance des personnes délicates pour les intérieurs malpropres. Une dame de la haute société de Montréal, qui a longtemps fréquenté les taudis, l'avouait humblement: « Ah! cette odeur, disait-elle, on ne s'y fait pas! C'est là qu'on expie son goût pour les parfums et les savons de choix! » Et puis il y a les maladies que l'on redoute, parfois même la vermine. On craint aussi de trop s'intéresser à des personnes qui abusent facilement de la compassion qu'on leur témoigne et dont les exigences vont toujours croissantes. Et puis on se révolte devant l'ingratitude de ceux qu'on a obligés et qui ne savent pas le reconnaître.

Ces objections ne devraient pourtant pas arrêter les âmes charitables. Avec des précautions on peut prévenir les dangers ordinaires et l'on ne doit pas trop facilement sacrifier à ses craintes les avantages qui peuvent résulter du contact des riches avec les familles pauvres.

Car il faut à tout prix, pour la paix de la société, maintenir ce contact entre les deux extrémités de notre hiérarchie sociale. Longtemps confondus tous ensemble dans une pauvreté commune, nous n'avons pas encore connu les haines qui divisent, en d'autres pays, les diverses classes de la société. Avec la richesse ce mal pénètre chez nous. On sent l'envie mordre celui qui constate son implacable destinée au poste inférieur. A trente ou quarante ans, on s'irrite de voir qu'il faudra besogner toute sa vie, tandis qu'un tel, compagnon d'école ou de collège, monte et s'enrichit. Chez les femmes la distance qui s'accuse de plus en plus engendre des jalousies peut-être plus profondes encore. Jeunes filles, avec l'argent qu'elles gagnaient, elles ont réussi

souvent à s'habiller mieux, à dépenser plus que d'autres plus fortunées. Mariées, elles s'aperçoivent qu'elles sont irrémédiablement destinées à rester pauvres et elles ne s'y résignent pas toujours. Elles n'ont pas de servantes, elles, pour garder la maison, tandis que les autres sont sur la rue, au théâtre, en soirée. Elles sont condamnées à la maison à perpétuité, enchaînées aux soins du ménage et des enfants. Pour échapper à ce sort, elles prêtent l'oreille à toute sorte de tentations, surtout à celle de limiter la famille: elles n'ont pas toujours la force d'y résister.

En effet, on le constate de plus en plus, le travail féminin, si faiblement rémunéré qu'il soit, amène dans la société de profondes perturbations. Les jeunes filles y acquièrent l'esprit d'indépendance au foyer, le goût du luxe, l'habitude de vivre à leur guise et de suivre leurs caprices. Elles ont de l'argent, elles croient pouvoir faire tout ce qui leur plaît. Après le mariage, la situation change brusquement. Dès que le mari ne peut plus mettre à leur disposition les sommes qu'elles désirent, elles sont malheureuses, elles se plaignent. Comme elles ne sont pas habituées à se vaincre, elles sont lâches devant le devoir, elles se montrent mécontentes et sèment le mécontentement. Si les jeunes filles riches connaissaient mieux ces pauvres déclassées, si elles savaient combien leur luxe peut faire de jalouses et de victimes, elles afficheraient probablement avec moins d'insolence l'éclat de leurs toilettes, elles feraient un meilleur usage de la richesse, elles économiseraient davantage pour soulager la misère des autres. En remuant les pauvres hardes du déshérité, en ajustant le lit de la malade, la jeune fille ferait des réflexions fort utiles et trouverait dans les profondeurs de son âme vaillante et bonne des paroles qui adouciraient bien des chagrins et calmeraient la révolte de bien des cœurs.

CONCLUSION

Nous avons pleinement conscience de proposer ici une nouveauté qui ne manque pas d'une certaine hardiesse. Nous ne le faisons pas sans en avoir longuement conféré avec des hommes d'œuvres, surtout avec des dames depuis longtemps spécialisées dans le soulagement des pauvres à domicile.

C'est dans la tradition de l'Église de trouver aux problèmes nouveaux des solutions nouvelles. Or, l'une des questions les plus angoissantes qui s'imposent actuellement aux pasteurs d'âmes, comme aux sociologues, c'est celle des familles nombreuses parmi les ouvriers des villes. Elles constituent une charge que les forces morales des époux deviennent encore plus impuissantes à supporter que leurs ressources matérielles. Si on ne trouve pas un moyen de soulager ce fardeau, nous nous acheminerons rapidement vers la pratique de la stérilité volontaire et ses funestes conséquences, telles qu'elles existent dans d'autres pays.

Qu'on veuille bien le remarquer, ce qui nous préoccupe dans ce mal social, ce qui doit faire réfléchir le prêtre et toutes les personnes zélées pour le bien de leur prochain, c'est beaucoup moins le tort qui peut nous en provenir au point de vue économique ou national, que la perturbation introduite dans la conscience de ceux qui s'en rendent coupables, et l'abandon presque fatal des principales pratiques religieuses qui en est le résultat. Il n'est pas nécessaire de préciser davantage pour faire saisir aux esprits clairvoyants quelle importance prennent, devant cette menace, les mesures qui allègent le poids des parents, comme l'assurance de vastes logements à bon marché, l'assistance des femmes en couches, l'œuvre des servantes volontaires. Ce sont là des questions dont le clergé ne peut pas se désintéresser.

Les médecins, qui sont généralement les premiers témoins des angoisses des familles pauvres, pourraient aussi seconder puissamment les entreprises charitables des jeunes filles. C'est tout un entraînement que celles-ci devront subir peu à peu, si elles veulent bien s'acquitter de leur rôle. Des médecins dévoués pourraient leur donner les notions d'hygiène nécessaires à leur apostolat, ils leur signaleraient souvent des misères à soulager et leur prêteraient leur concours.

Nous faisons appel à tous ceux qui se soucient du bon ordre social et qui ne voient pas sans inquiétude le fossé qui se creuse entre ceux qui possèdent les biens de ce monde et ceux qui ne peuvent pas en avoir leur part suffisante. Un observateur, que préoccupe cette redoutable perspective, écrivait récemment : « Les chrétiens et les chrétiennes qui, en matière de charité, ne tentent que les choses faciles, auront la place d'honneur sur les bûchers où les victimes de leur égoïsme brûleront un jour la plante des pieds à notre crapuleuse bourgeoisie. »

Ne nous laissons pas arrêter par les objections qui s'opposent à cette organisation nouvelle de la charité. Il y a toujours des objections quand il s'agit de faire le bien. Nous ne voulons pas imposer une institution aux cadres nettement définis; au contraire, nous comptons sur les lumières que l'expérience et les tâtonnements ne manqueront pas d'apporter à ceux qui tenteront de réaliser le projet que nous proposons. C'est petit à petit qu'on saisira entièrement l'œuvre qu'il faut accomplir et qu'on perfectionnera l'organisme qui l'accomplira. L'essentiel, c'est de commencer, puis de ne pas arrêter aux premiers obstacles. Les débuts peuvent être bien modestes, bien humble le milieu qui en sera témoin: c'est là l'histoire de presque toutes les œuvres qui ont réussi.

D'ailleurs, si nous ne trouvons pas de nouvelles ressources pour nos œuvres de bienfaisance, nous aurons encore une fois l'humiliation de voir les protestants venir tenter parmi les nôtres une partie de ce que nous aurons négligé de faire. Et puis, n'oublions pas que la charité pour le prochain est un devoir, qu'elle couvre aux yeux de Dieu la multitude de nos péchés et qu'elle est le plus sûr indice de notre amour pour Dieu lui-même. Ne négligeons donc pas de la pratiquer dans toute l'étendue des ressources dont nous disposons. Qu'il s'agisse de prêter son concours à des œuvres déjà bien organisées, comme l'assistance maternelle et les services subsidiaires de nos hôpitaux, ou qu'il s'agisse de prendre, dans les limites de la paroisse, des initiatives nouvelles pour le soulagement des malheureux, que la jeune fille saisisse avec empressement les occasions qui s'offrent à elle d'utiliser sa réserve de forces et les élans généreux de son cœur, tout en se préparant au rôle que la vie lui réserve et en commençant tout de suite à s'acquitter des charges sociales auxquelles personne n'a le droit de se dérober.

Adélard DUGRÉ, S. J.

Janvier 1925

FAITS SOCIAUX

L'Institut de N.-D. du Bon-Conseil

Nous avons mentionné plus haut l'Institut de Notre-Dame du Bon-Conseil, récemment fondé pour aider la jeune fille à échapper aux dangers et à la légèreté de la vie mondaine, particulièrement en participant aux œuvres sociales. Nous empruntons à un feuillet de propagande les renseignements suivants sur la nouvelle congrégation.

Cet Institut voudrait procurer aux femmes du monde l'aide et l'appui moral dont elles ont besoin, non seulement pour résister aux dangers qui menacent leur foi et leur moralité, mais encore pour accomplir les devoirs spéciaux que leur imposent les conditions de la vie moderne.

C'est pourquoi les Sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil, outre qu'elles s'adonnent à la pratique des conseils évangéliques commune à tous les instituts religieux, se consacrent spécialement aux œuvres d'apostolat social chrétien tant recommandées par la sainte Église, qui y voit des moyens efficaces de secourir les âmes et d'assurer le salut de la famille chrétienne et le maintien de la société catholique voulue par Dieu.

Leur rôle, celui que l'autorité apostolique a daigné leur assigner, c'est moins de faire par elles-mêmes des œuvres sociales catholiques, que d'aider les personnes de leur sexe à se bien acquitter de ces œuvres, en leur suggérant de nouvelles formes d'activité, en éclairant et stimulant leur zèle. Elles doivent préparer des ouvrières aux œuvres d'apostolat et procurer aux personnes de toutes catégories sociales ce complément d'éducation et

cette initiation qui les mettront en état de remplir leurs obligations de femmes chrétiennes vivant dans une société malade où les âmes courent mille dangers de se perdre pour toujours.

Elles tâcheront de créer et de développer les œuvres de formation où les jeunes filles surtout s'animeront et s'initieront à l'apostolat social chrétien : patronages, cercles d'études, bibliothèques et salles de lecture, secrétariats d'œuvres.

Sans prendre à leurs charges les œuvres elles-mêmes, surtout les œuvres économiques qui comporteraient des responsabilités pécuniaires, elles leur prêteront un concours discret, tendant surtout à la formation d'ouvrières capables d'en assurer le succès et la saine direction.

Au reste leur champ d'action peut s'étendre à toutes les œuvres féminines de formation, de protection morale, de progrès économique même, dans lesquelles s'offre l'occasion de stimuler les femmes chrétiennes à l'accomplissement du devoir social catholique.

La fin spéciale de cet Institut exige chez les personnes qui le composent une formation religieuse, intellectuelle et sociale particulière, qui les prépare à bien s'acquitter des œuvres auxquelles elles doivent consacrer leurs efforts. C'est pourquoi on souhaite chez les aspirantes des dispositions particulières à cette formation et à ce genre d'apostolat. Elles doivent avoir du moins l'estime de ces œuvres et la volonté d'y consacrer, avec la grâce de Dieu et pour sa gloire, toutes les ressources de leur esprit et de leur cœur...

Pour exercer leur apostolat avec plus de liberté et avec une intention plus droite, les religieuses de Notre-Dame du Bon-Conseil ne devront rien recevoir en compensation pour les œuvres d'apostolat proprement dit. Les dons librement offerts comme aumône seront reçus avec gratitude. Toutefois elles ne devront pas compter,

pour leur subsistance, sur la charité publique ni sur les secours de leurs familles. Autant que possible, il y sera pourvu par le travail personnel des Sœurs, soit, par exemple, qu'elles remplissent certaines fonctions rétribuées dans les œuvres, soit qu'elles fassent de l'enseignement, soit qu'elles travaillent à quelque petite industrie simple: reliure, etc. Plusieurs Sœurs pourraient être plus spécialement appliquées à cet objet, suivant leurs aptitudes.

Il n'existe pas entre les Sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil de catégories distinctes. Toutes doivent être disposées à remplir l'emploi, quel qu'il soit, qui leur sera assigné, soit à la maison, soit dans les œuvres extérieures, selon la distribution qui en sera faite par la supérieure, selon les aptitudes et pour le plus grand bien spirituel de chacune.

Les Sœurs du nouvel Institut vivront d'une vie commune, ayant des heures réglées pour le travail, la prière, et le repos. Elles seront le plus souvent réparties en groupes peu nombreux afin que leur action puisse s'étendre au plus grand nombre possible de localités. Elles porteront un vêtement uniforme, qui, tout en marquant le caractère religieux de leur profession, leur permet, en toutes circonstances, d'exercer librement leur apostolat.

Le Bulletin paroissial de la paroisse de Saint-Stanislas, Montréal, où se trouve le foyer de la nouvelle congrégation, expose ainsi le but que celle-ci se propose:

Établi au milieu de notre population si chrétienne il est vrai, mais combien menacée dans sa foi et dans sa moralité, le nouvel Institut veut être un foyer de piété, de formation sociale chrétienne et d'entr'aide charitable. Les jeunes filles et les femmes de toutes conditions y trouveront des sœurs et parfois de véritables mères pour les protéger dans leur isolement, leur donner le bon conseil

qui éclaire, l'encouragement qui maintient sur la route du devoir, le renseignement utile qui décuple le résultat de l'effort.

Les femmes d'œuvres surtout s'approcheront tout naturellement de ces religieuses vouées par vocation à l'étude des misères d'autrui.

Si, jusqu'à présent, il y a eu des religieuses pour instruire les enfants, pour soigner les malades, pour secourir les pauvres, pour relever même les malheureuses victimes du vice, faut-il s'étonner qu'il y en ait pour prémunir, par des œuvres appropriées, notre jeunesse féminine contre les dangers qui la menacent de toutes parts, pour secourir les détresses morales parfois plus douloureuses que la pauvreté et la maladie, pour donner cette formation sociale chrétienne qui peut prévenir les déchéances physiques et morales et qui est le plus sûr garant de tout ce qui, dans nos traditions canadiennes, constitue les principes vivificateurs de notre race ?

Vaste programme, dira-t-on ! Les religieuses de Notre-Dame du Bon-Conseil ne prétendent pas le remplir seules, ni en un jour. Elles accorderont à la formation de leurs sujets tout le temps qui sera nécessaire. De plus, elles compteront beaucoup sur le concours des dames et des jeunes filles du monde...

Ainsi, par une amicale collaboration, espèrent-elles voir surgir patronages, cercles d'études, bibliothèques, salles de lecture, secrétariat d'œuvres et de protection, foyers, services sociaux, etc., etc.

Désormais, la jeune fille au sortir du couvent saura où s'adresser pour employer utilement ses loisirs : la jeune ouvrière et toutes celles que le souci de gagner leur vie étirent chaque jour, sauront où trouver un adoucissement à la dureté de leur condition et une réponse désintéressée aux problèmes qui se posent parfois à leur inexpérience. Les mères elles-mêmes viendront

auprès du sanctuaire de Notre-Dame du Bon-Conseil trouver la lumière et la force de remplir intégralement, héroïquement leur tâche et d'être jusqu'au bout mères de l'âme de leurs enfants.

Souhaitons aux nouvelles religieuses de répondre à l'espoir très grand que l'Église fonde sur elles. Puissent-elles, par leur travail, leurs sacrifices et leurs prières, aider à former une génération de vaillantes chrétiennes averties de leurs devoirs dans la famille et dans leurs relations sociales, capables d'un dévouement éclairé dans les œuvres qui réclament plus que jamais des dévouements.

Pour tous renseignements, s'adresser à 905 est, boulevard St-Joseph; téléphone: Belair 4670-M.

Au service de l'action sociale ¹

Notre Fédération est avant tout un groupement de nos associations féminines canadiennes-françaises. Elle est née d'une pensée de confiance en toutes les énergies qui se dépensent au soulagement de la misère, à l'éducation de l'enfance, à l'entr'aide professionnel.

L'on a cru qu'une lumière nouvelle jaillirait de leur rencontre, que leur union rendue permanente serait une nouvelle force au service du bien et qu'à l'occasion de nouvelles œuvres surgiraient, sous forme de comités, pour étendre en quelque sorte l'action bienfaisante de chaque œuvre fédérée, pour réaliser les aspirations communes à toutes.

Et l'une des conséquences de cette rencontre fut de nous dévoiler l'étendue du champ de l'apostolat social et le besoin que nous avons de personnes capables de s'y dévouer.

1. Extrait de *La Bonne Parole*, organe de la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste, Montréal, octobre 1924.

C'est pourquoi après vingt ans d'existence, nous songeons plus que jamais à multiplier les adhésions à notre œuvre et à former les recrues qui s'offrent à elle. Car si la bonne volonté suffit à faire nombre, ce qui est déjà appréciable, elle ne vaut qu'en autant que des personnes éclairées, généreuses et persévérantes les mettent en valeur.

Afin d'arriver à ce double but: le recrutement de nouveaux membres et la formation d'une élite, le Bureau de direction vient de sanctionner la fondation de cercles sociaux.

Leur fonctionnement sera des plus simples: il suffira pour former un cercle de grouper périodiquement quelques-unes de ses amies chez soi ou dans une salle d'œuvre (il n'est pas nécessaire que ces réunions soient fréquentes). Celles-ci seront tenues de payer une légère contribution et recevront en retour *la Bonne Parole* qui les tiendra au courant de l'activité de l'œuvre. Voilà *l'unique nécessaire*.

A ce minimum l'on peut ajouter indéfiniment: les réunions peuvent être rendues aussi fréquentes qu'on le désire; elles peuvent se faire très instructives par l'étude, les lectures, la présence d'un conférencier. Elles peuvent devenir elles-mêmes de véritables petits comités d'action sociale et bienfaisante par la visite des pauvres ou des hôpitaux, par la confection de lingerie pour les œuvres, par le concours à l'un ou l'autre des comités de la Fédération, par la collaboration aux enquêtes et aux travaux de congrès, etc.

Chacun de ces cercles conservera sa physionomie propre et se conformera aux exigences des membres qui les constitueront. Les uns auront ce cachet d'intimité exclusive qui caractérise nos réunions d'amies. D'autres auront leurs portes plus larges ouvertes dans l'espoir d'exercer une action plus étendue. Les habitudes

et le zèle de chaque directrice ou présidente de cercle détermineront en quelque sorte la nature de chaque groupement nouveau.

Là où n'existe aucune œuvre d'apostolat social, le cercle ou les cercles prendront sans doute des proportions assez importantes. Ailleurs ils seront d'actives ou discrètes filiales des fédérations déjà existantes.

Les dames et les jeunes filles qui ont des loisirs feront donc une œuvre très méritante en faisant servir leur influence et leurs relations mondaines, leur instruction et leurs qualités personnelles à la création de ces groupements si faciles à constituer et dont la multiplication donnerait une vigueur assurée à notre œuvre.

Société nationale, œuvre d'apostolat catholique, nous avons le devoir de hausser nos ambitions à la hauteur de nos titres de noblesse.

Il faut qu'aucune Canadienne ne trouve de légitime raison de se dispenser d'adhérer à une association qui peut devenir un jour ou l'autre un indispensable pilier de notre édifice national. Il faut que les œuvres sociales qui s'établissent dans nos villes et jusque dans nos campagnes soient canadiennes-françaises autant que catholiques. Il faut que catholiques et Canadiennes françaises, elles aient cette vitalité inhérente aux œuvres qui reposent sur une véritable valeur personnelle de leurs membres. Il faut que les âmes généreuses ne se contentent pas du minimum suffisant pour faire partie d'un cercle mais qu'elles fassent tant et si bien que plusieurs cercles deviennent des pépinières d'apôtres.

Est-ce un rêve réalisable? Nous le croyons puisque de loin et de près on réclame de nous des moyens de participer à l'action sociale. Le cercle est le moyen souple et maniable qui s'offre aux plus timides comme aux plus ardentes de donner la pleine mesure de leur bonne volonté.

Patronage du Saint-Enfant-Jésus

Les cours se donnent de 7 h. 30 à 9 h. Mais le Patronage ouvre à 7 h. Un bon nombre de patronnées s'empressent d'arriver, car un piano les attend à la salle de récréation, et est un grand attrait du Patronage. Si l'harmonie des notes laisse à désirer, l'accord règne parfait autour de l'instrument. Jusqu'à ce que le signal annonce l'étude on chante, on joue, sous la surveillance d'une patronnesse. Une heure et demie de classe par semaine sur chaque matière, c'est bien peu. Et si l'on considère que cette classe se fait après une journée de travail à l'extérieur, pour la plupart de nos patronnées, et que par conséquent il faut ménager les forcés, c'est encore moins. Cependant les patronnesses essayent de rendre leurs leçons pratiques, simples et attrayantes. Dans une classe de français, on a trouvé le moyen d'organiser un concours de grammaire sur les quatre conjugaisons. Les élèves, au nombre de douze, étaient partagées en deux camps et, à tour de rôle, prenaient l'offensive... avec des temps de verbe. Plusieurs des combattants sont restés debouts. Quatre classes de français ont été formées.

Aux classes d'anglais, toujours assidûment fréquentées, à la lecture et à l'orthographe, on joint la conversation.

On a remarqué une application particulière, cette année, aux leçons de couture, et aussi un progrès sensible.

A l'art culinaire, les élèves ont écrit elles-mêmes leurs recettes, cherché le prix des comestibles employés et le prix de revient des plats confectionnés. La cuisine que nous y enseignons doit être simple, hygiénique et économique. Au commencement de juin, les élèves prenaient part à un concours sur l'équilibre du budget

familial. Nous donnerons le résultat pendant la distribution des prix.

Les cours de gymnastique sont récréatifs autant qu'utiles.

La sténographie et la dactylographie réservées au petit nombre, puisqu'il faut écrire convenablement le français pour y être admises, sont des cours enviés, et les élèves sentent qu'il faut s'appliquer.

Le rôle des patronnesses surveillantes n'est pas moins important que celui des patronnesses enseignantes. Elles contrôlent les billets de présence, surveillent tout en prenant part à la conversation des enfants.

Les cours de dessin et de chant sont réservés aux plus grandes élèves, et toutes désirent le jour où elles seront admises.

Dans le courant de l'année cent six patronnées se sont inscrites au Patronage, appartenant à sept paroisses différentes.

Quarante-cinq ont suivi les cours jusqu'à la fin avec une présence moyenne de soixante-deux pour cent.

Quand une élève s'inscrit au Patronage, nous adressons immédiatement aux parents une copie des règlements.

Si les parents exigent, chaque soir, le billet de présence de leurs enfants, en vérifiant la date et les heures indiquées, ils peuvent contrôler, à la minute, le temps passé dans la rue pour se rendre au Patronage ou pour en revenir.

Le Patronage possède une bibliothèque à l'usage des personnes du dehors, mais surtout destinée aux patronnées. Trente enfants ont profité de l'avantage de la lecture.

Une caisse d'épargne invite les patronnées à déposer chaque semaine leurs petites économies. Il nous faut accuser à regret un fléchissement dans le nombre des

dépôts depuis Noël, et un trop petit nombre ont persévéré jusqu'à la fin.

Le Patronage est ouvert de 2 h. 30 à 5 h. 30 le quatrième dimanche du mois à toutes les patronnées. Pour plusieurs raisons, cette réunion est obligatoire depuis quelques années. Au reste, ce n'est pas une punition, car la première partie de l'après-midi est remplie par des jeux de société, de cartes, ou un goûter. La seconde partie est plus sérieuse, mais certainement aussi appréciée. Dès que les enfants entrent, elles s'informent si M. l'aumônier (l'abbé Borrel) doit venir, et seraient bien peinées d'une réponse négative. Mais elles n'ont pas été déçues, et ont écouté très attentivement les leçons de catéchisme si bien faites pour elles. Qu'il nous suffise de dire que l'assistance à cette réunion du dimanche a été de quatre-vingt-dix-huit pour cent. L'après-midi se termine par la bénédiction du très saint Sacrement, toujours au local de l'Académie du Boulevard... — *La Bonne Parole*, octobre 1925.